

On s'étonne de l'importance du thème de la mort dans les différents articles. Le XVIII^e siècle est ainsi présenté comme le premier siècle à se révolter contre la mort ; les changements de sensibilité qui s'opèrent à la fin du XVIII^e siècle seraient dus au « surgissement tragique de la mort, sa politisation par la terreur et la guerre, et la volonté brutale des déchristianisateurs de l'arracher à l'Église » (p. 105) ; « l'origine du romantisme serait une révolte contre l'anéantissement de l'individu » ; la réussite du *Barzaz Breiz* et la fascination qu'auraient exercée la Bretagne et sa représentation sur le public, à partir de la monarchie de Juillet, ne s'expliqueraient enfin selon J.-Y. Guioimar « que si l'on postule l'existence d'un désir, mieux d'un besoin de jouir au sein de l'espace national français d'un lieu qui fût le garant symbolique de la mort transfigurée » (p. 184). Sur ce dernier point, la vision paraît bien sombre. Mona Ozouf est sans doute davantage dans le vrai quand elle écrit que : « en pourchassant les particularismes, [l'œuvre révolutionnaire] les révèle ; en simplifiant brutalement l'espace français, elle le complique à l'infini ; en combattant la différence régionale au nom de la raison, elle invente le régionalisme du sentiment » (*Composition française. Retour sur une enfance bretonne*, Paris, Gallimard, 2009, p. 204-205). L'intérêt pour la Bretagne ne se réduit pas uniquement à la perspective développée par les bretonistes et n'aboutit pas forcément à un repli sur l'ethnie ou au communautarisme ; il peut aussi être source de vie, de réflexion et de création, matière à émerveillement loin de toute pulsion de mort – même si le lien entre passé et présent se pose inévitablement, tant il est difficile de faire totalement table rase du premier – et ouverture à des considérations plus larges. Comme l'illustre finalement excellemment ce recueil d'articles de J.-Y. Guioimar.

Dominique LE PAGE

Béatrice LEBEL, *Boquen. Entre utopie et révolution (1965-1976)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015, 394 p.

C'est une « étonnante aventure monastique et militante », comme la décrit Étienne Fouilloux dans la préface, que Béatrice Lebel décortique dans cet ouvrage. Au tournant des années 1960-1970, l'abbaye cistercienne de Boquen, située à Plénée-Jugon, dans le département des Côtes-du-Nord, devient en effet le centre d'un projet communautaire original et un haut-lieu de la contestation catholique. Cette expérience singulière se développa autour d'un homme, Bernard Besret, qui incarne l'esprit de Boquen jusqu'à son départ, en 1974. Revenu depuis à la vie laïque, l'ancien prieur a déposé en 2001 ses volumineuses archives personnelles au Centre de recherches bretonnes et celtiques (CRBC), à Brest. Plus de 6000 pièces relatives à Boquen, parmi lesquelles figurent les doubles des courriers qu'il envoya, ont ainsi été mises à la disposition des chercheurs. Béatrice Lebel, dans le cadre d'une maîtrise d'histoire réalisée en 2005 à l'Université de Bretagne occidentale, a tout d'abord classé et inventorié ce fonds, puis a décidé d'y consacrer sa thèse, sous la direction d'Yvon Tranvouez. L'importance des archives et du sujet le justifiait

amment. C'est de ce travail de recherche, achevé en 2014, que le présent ouvrage est tiré. Bravo donc à B. Lebel d'avoir abouti à cette édition avec une telle célérité.

Dans son introduction, l'auteur revient sur son rapport aux sources, expliquant sans fard sa dépendance au fonds Besret qu'elle connaît remarquablement. Sa thèse est en effet une analyse rédigée à partir du point de vue de Boquen. C'est sans doute sa limite, mais il ne pouvait guère en être autrement, les institutions ecclésiastiques concernées n'ayant pas voulu ouvrir les archives à l'auteur qui les avait sollicitées. Le fonds Besret, additionné de vingt-trois entretiens menés avec des anciens de Boquen, était toutefois suffisamment riche pour permettre un travail de qualité, qui constitue le premier véritable livre d'histoire sur le sujet. L'ouvrage revient sur l'expérience de Boquen à travers un mode chronologique strict, qui permet un séquençage efficace. L'événementiel écrase parfois l'analyse et la mise en perspective, mais la trame narrative donne un livre qui se lit comme un thriller politico-religieux. Le plan comporte trois parties, correspondant aux trois temps identifiés par l'auteur dans l'histoire de cette aventure.

Le premier est la genèse de la Communion de Boquen entre 1965 et 1969, sous l'impulsion de Bernard Besret. Né Jean-Claude Besret en 1935 à Saint-Hervé (près de Loudéac), il entra dès l'âge de 18 ans à Boquen, où il fut fortement influencé par dom Alexis Presse, qui avait relevé l'abbaye de ses ruines. Devenu dom Bernard et docteur en théologie, il fut nommé prieur en 1964, quelques mois avant l'achèvement des travaux de l'abbatiale et la mort de dom Alexis. Très vite, dans une conjoncture conciliaire porteuse, Bernard Besret entame la rénovation liturgique de Boquen, anticipant sur des instructions romaines qu'il trouve trop timides. Bien plus, il s'engage en faveur d'une redéfinition du monachisme devant déboucher sur une pleine intégration des moines dans la société. Boquen commence alors à attirer des catholiques séduits par le charismatique meneur. Ce succès populaire débouche en 1967 sur la naissance de la Communion de Boquen, destinée à rassembler tous ceux qui se retrouvent à l'abbaye en quête d'un christianisme lyrique, festif et réformateur. L'abbaye est alors un lieu de débat, de rencontre, de prière et devient l'épicentre des nouvelles aspirations dans l'Église catholique bretonne. Quelques tensions sont bien perceptibles autour des idées et de la personnalité de Bernard Besret, mais elles s'effacent finalement devant le succès de son entreprise, qui draine vers Boquen les paysans du Méné comme les cadres rennais. L'opposition au prieur va toutefois devenir beaucoup plus vive à l'issue de la conférence du 20 août 1969, au cours de laquelle Bernard Besret remet en question les formes traditionnelles de vie religieuse et sacerdotale, et lance l'idée d'une année sabbatique pour les clercs désireux de faire le point sur leur vie. Les critiques pleuvent et le prieur est démis de sa charge par l'abbé général des cisterciens. À Boquen, l'émotion est à son comble et plus de 5 000 personnes se massent à sa dernière célébration, le 26 octobre 1969.

Malgré cette sanction, « l'ère de la post-destitution (1970-1973) », qui intéresse B. Lebel dans la seconde partie, est une période plutôt faste pour Boquen. Le nouveau

prieur, Guy Luzsenszky, un ancien maître des novices de Lérins sensible aux idées de Bernard Besret, le rappelle pour l'assister et porter la Communion. L'ancien prieur s'attelle alors à promouvoir un christianisme « critique, lyrique et politique » à l'intérieur de Boquen. La Communion s'ancre dans la mouvance des chrétiens de gauche et Bernard Besret en devient un des leaders naturels, en particulier lors des rencontres de Bourges en octobre 1970 et de Rennes en avril-mai 1972. Le rassemblement rennais, organisé par Boquen qui fédère à cette occasion les chrétiens en recherche, marque selon B. Lebel l'apogée de l'expérience portée par Bernard Besret.

Toutefois, les problèmes de fond demeurent, en particulier la question de l'insertion de la Communion dans l'Église et celle du sort de l'ancien prieur. Ils vont précipiter la fin de l'aventure de Boquen, à laquelle l'auteur consacre sa troisième partie. B. Lebel décortique minutieusement les conflits qui traversent l'ordre cistercien et la Communion. La nécessaire redéfinition du projet de Boquen divise et les visiteurs changent : les catholiques locaux, déçus par des discours devenus creux, les querelles intestines ou les choix de Bernard Besret, se font plus rares et laissent la place à un public plus politisé et plus aisé. Finalement, Boquen tombe dans la cacophonie à partir de 1974. Les assemblées générales houleuses se succèdent et Bernard Besret annonce son départ en octobre. Les mois qui suivent marquent l'agonie du projet initial. L'ordre cistercien met alors fin au mandat de Guy Luzsenszky et prépare l'installation d'une communauté de religieuses. Boquen est confiée en 1976 aux Sœurs de Bethléem, ce qui tourne de fait la page ouverte par Bernard Besret.

Une magnifique postface de ce dernier, livrant le regard émouvant d'un homme devenu objet d'étude, clôt superbement l'ouvrage. Bernard Besret confronte ses souvenirs à la lecture d'une thèse, notant la sélectivité de sa mémoire et soulignant malicieusement que toutes les rencontres ne génèrent pas d'archives. Plus qu'un témoignage, sa postface est une réflexion sur le travail de l'historien. Le mérite de B. Lebel, qui a su garder une juste distance critique par rapport à son sujet d'études et aux personnes rencontrées, n'en est que plus remarquable. Elle pose un solide premier jalon sur l'histoire de Boquen, qui gagnera à être complété par l'étude des prises de position de la hiérarchie catholique, quand les archives s'ouvriront, et par une réflexion sur la mémoire de Boquen, que l'on devine vive. Plus largement, ses recherches, qui nous immergent dans le bouillonnement des années 1960 et du début des années 1970, constituent un apport fondamental dans la compréhension du christianisme contestataire et montrent en creux les transformations postérieures de l'Église. Son ouvrage est un beau complément aux travaux de Denis Pelletier ou d'Yvon Tranvouez sur les chrétiens de gauche et les recompositions religieuses de la seconde moitié du xx^e siècle. Il a néanmoins vocation à séduire un public beaucoup plus large que les passionnés d'histoire religieuse, tant il reflète l'ampleur des mutations intellectuelles, sociales et politiques de l'époque.